

# HOMMAGE

# A

# COLETTE

Il nous semblait qu'elle ne devait pas mourir tant son être inassouvi de vibrante féerie restait enchevêtré aux racines de l'arbre, à la chevelure de la forêt, au velouté de la mousse, à toute l'ineffable poussière d'humus toujours créatrice de « contenu fabuleux ». Chaque détail saisi par sa sensibilité, ciselé par son verbe, nous révélait au détour de la phrase, en apparence familière, une réalité supérieure sur laquelle jamais nous n'avions posé les yeux, prêté l'oreille et qui à son appel devenait enchantée, aspirée de toute notre âme comblée.

A l'heure où la vieillesse va rétrécissant les images du monde au fond des prunelles usées et de l'être privé de sève, par quelle exception privilégiée avait-elle su échapper aux lois de l'inéluctable : écoulement des choses pour rester elle-même, vibrante toujours de volupté universelle, à peine voilée du « dernier rayon violet » du paysage crépusculaire au soir de la dernière journée !

Chère et grande Colette,

Par delà nos petites servitudes humaines, par delà nos larmes et cette immense nostalgie de votre présence immortelle, quel meilleur hommage pourrions-nous vous apporter qu'en retraçant ici l'une de vos dernières et définitives pages ? Celle qu'Isis doubla d'images pures, saintement et inexorablement fidèles au rendez-vous que vous donniez ce soir-là à la biche nocturne fendant, dans un éclair, l'eau lunaire de l'étang.

E. F.

Colette et Isis : « Paradis terrestre ».  
Edit. Claire Fontaine, Lausanne.

Tout ce qui se dit d'une forêt est vrai, ou le devient. Mais il faut que ce soit une très grande forêt, assez vaste pour résorber, à l'aube, ses secrets nocturnes en même temps que sa frange de bêtes sauvages qui outrepassent ses lisières pendant la nuit. Il faut qu'elle soit à la mesure de cacher ses étangs, rassurer ses hardes, renouveler les étonnements de ses braconniers, affermir la réalité de ses propres fantômes. Ainsi de la forêt qui cerne Rambouillet. Battue en tous sens, mordillée, étoilée de pattes d'oie et d'écrêteaux indicateurs, pourtant elle nous égare selon que le veulent le temps et la saison. Elle se disperse en brouillards, se taille en baguettes de pluie, reploie méconnaissables ses pins et ses houx sous une fourrure de neige et nous pouvons toujours croire qu'à l'extrémité d'un tunnel de futaie, sous le couvert arrondi en arcade romane, une silhouette s'est tenue debout sur deux pieds indistincts, ou sur quatre jambes, et qu'elle a fondu juste au moment où elle nous apparaissait... L'eussions-nous rejointe à cheval ? Rien n'est moins sûr. L'ornière peu foulée est verte d'herbe rase, de fin gazon forestier, et ne garde guère d'empreintes... Il n'a passé qu'un fantôme de plus.

Je remercie à présent chacun des contretemps qui m'empêchèrent d'approfondir ma connaissance de la forêt rambolitaine : la paresse, l'âge, le penchant à procrastiner, et aussi le plaisir que j'eus d'habiter — trop peu de temps — un de ses sommets adoucis et au-dessus d'une jolie petite ville, derrière les bosquets d'un chemin de ronde. Les routes qui se croisaient là-haut s'arrangent pour retrouver la forêt proche. Mais, sauf les cueillettes rituelles, annuelles, qui ne souffrent ni omission ni retard, telles que l'anémone et la jacinthe sauvages, le muguet, la fraise, les grandes digitales, j'accompagnais de l'œil seulement ces aimables routes jaunes, craquantes sous le pied, qui s'élancent vers des étangs, de secrètes bruyères, des combes spongieuses, des sous-bois tendus d'arums envahissants.

Sur une trentaine de kilomètres, je n'ignorais rien de leur parcours et de leurs inflexions. Je savais où elles rencontraient le lieu privilégié, l'oasis des bouleaux, leur ombre légère sur un sol sonore, cendreau, qui filtre la pluie et brille au soleil comme une vitre pulvérisée. Terre friable, bien odorante, douce au pied nu : c'est celle que les citadins nouent dans un mouchoir et répandent, en guise de panacée, sur le pot de capucines et la caissette de pâles bégonias...

.....

... Pour proche qu'elle fût de la forêt, j'ai souhaité, un temps, que la maison s'en rapprochât encore, aux fins de combler ce qu'un tel voisinage m'inspirait d'appréhension nocturne, d'allégresse au clair du jour. Mais elle n'était qu'une toute petite maison qui garda, tant que je l'eus, sa grâce un peu truquée, son flanc refroidi qu'elle tournait au Nord-Est. Ni songes, ni prières ne firent qu'elle glissât sur la pente jusqu'à l'orée où commençait massive la futaie. Je ne l'ai pas habitée longtemps, mais juste assez pour que l'ayant perdue je puisse rêver d'elle, forcer en songe ses petits murs devant une forêt en marche, et les emplir d'un contenu fabuleux.

COLETTE.